

M. D'OCAGNE  
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES

---

QUELQUES  
SOUVENIRS FAMILIERS  
SUR PIERRE LOTI



« LA REVUE HEBDOMADAIRE »

8, rue Garancière, PARIS

—  
1927

## QUELQUES SOUVENIRS FAMILIERS SUR PIERRE LOTI

---

On peut sans doute, de prime abord, éprouver quelque étonnement à voir s'aventurer à parler de Pierre Loti un mathématicien que ses ordinaires occupations semblent, à bon droit, y avoir si peu préparé. Lui-même ne saurait disconvenir qu'il serait bien présomptueux de sa part de tenter de donner ne fût-ce qu'une simple esquisse littéraire de ce rare écrivain dont l'œuvre et le talent ont déjà été si souvent analysés, si justement vantés, et par des plumes si hautement autorisées. Toutefois il pourra bien être permis à ce mathématicien d'essayer de rendre tout uniment quelques-unes des attitudes familières qu'un heureux concours de circonstances l'a mis à même de saisir chez cet homme célèbre à une époque où il était encore loin d'avoir accompli toute sa destinée.

Quelque haïssable que puisse être le « moi », je ne saurais me dispenser — et je m'en excuse tout de suite — de le faire intervenir quelque peu ici pour donner aux faits toute leur précision et les rendre, si possible, plus vivants.

Donc, en 1885, j'avais été détaché, comme ingénieur des Ponts et Chaussées, à la direction des travaux hydrauliques du port militaire de Rochefort, alors que le lieutenant de vaisseau Julien Viaud — en littérature Pierre Loti — servait, entre deux embarquements, dans un emploi de son grade, à l'une des majorités de ce même port, pour lui, en outre, lieu natal.

Cela n'eût évidemment pas suffi à créer entre nous des

relations personnelles si n'était advenu tel fait particulier dont, pour ma part, je ne saurais jamais trop me féliciter.

Nul n'ignore ce que Loti a dû, à ses débuts dans la carrière des lettres, à la protection non moins active qu'éclairée de cette femme de grand cœur et de haute intelligence, devant la verte vieillesse de qui s'incline aujourd'hui notre respect, et qui a nom Mme Edmond Adam.

Mon père avait l'honneur d'être des amis de Mme Adam et comme elle vint, en mai 1886, voir à Rochefort son filleul littéraire, chez qui même elle était descendue, j'allai tout naturellement l'y saluer, chargé pour elle des compliments de mon père, et ce fut, dès lors, par elle-même que j'eus l'honneur d'être présenté à Loti en son propre logis.

Grâce à cette égide, la meilleure de toutes celles dont il était possible de se recommander auprès de Loti — sa famille mise à part, — je reçus de lui l'accueil le plus sympathique qu'il voulut bien immédiatement étendre à ma femme dont le talent de violoniste (1) était pour lui d'un attrait exceptionnel; et nous fûmes, elle et moi, promptement admis à la faveur peu banale, pour qui venait du dehors, de voir sa maison s'ouvrir familièrement pour nous. De cette maison il est sans doute utile que je dise ici quelques mots.

\* \* \*

Fondée au dix-septième siècle sur l'initiative de Colbert qui avait voulu doter le royaume d'un grand établissement de guerre à proximité du littoral du golfe de Gascogne, la ville de Rochefort, bâtie d'un seul coup, est accolée à l'Arsenal qui s'étend sur la rive droite de la Charente, à une quinzaine de kilomètres de son embou-

(1) Mme d'Ocagne, née Gabrielle Hillemacher, a, bien que simple amateur, obtenu au concours de 1882 un premier prix de violon au Conservatoire de Paris.

chure dans la rade des Trousses. Autour de la vaste place baptisée du nom de son fondateur, qui en occupe le centre, elle offre en plan l'aspect d'un damier constitué par de longues rues toutes droites, se coupant à angle droit. Rien de plus monotone ni de plus dépourvu de pittoresque ; le long de ces rues sans grâce s'alignent de petites maisons, à deux étages en général, et seulement de trois ou quatre fenêtres de façade, sans architecture et presque toutes pareilles.

Vue de l'extérieur, la maison de Loti ne se distinguait pas de toutes celles de son voisinage, d'aspect si désespérément uniforme. Mais dès qu'on en avait franchi le seuil, quelle surprise et quel enchantement ! Cédant à son tempérament d'artiste épris tout à la fois de rare, de brillant et de pittoresque, Loti avait, avec un souci de scrupuleuse exactitude, aménagé plusieurs des pièces de la maison selon le style des pays où il avait promené ses mélancoliques rêveries doublées d'une perception si pénétrante et si juste de tout ce qui s'y offrait à ses regards. Il était ainsi parvenu, grâce à un décor étrangement évocateur, à faire, en quelque sorte, revivre pour lui l'image de quelque recoin de ces divers pays, et à sentir la caresse de leur atmosphère. C'est ainsi qu'à côté d'une chambre rustique du plus pur style breton, on rencontrait là une pagode japonaise, toute chatoyante de laques et de soieries, puis un intérieur turc, où de subtils parfums, discrètement répandus dans l'air, ajoutaient à l'impression reçue par la vue, et pour lequel, très féru, comme on sait qu'il l'était, de tout ce qui touchait à la vieille Turquie — plus attrayante, sans doute, que la nouvelle — Loti affichait une prédilection marquée. Au surplus, ces recoins pittoresques contrastaient sensiblement avec le reste du logis, d'aspect tout à fait bourgeois.

C'est qu'aussi bien, chez Loti, le goût de l'exotique s'alliait à une véritable ferveur pour son milieu familial, d'une exemplaire simplicité. Tout y avait un air de par-

faite distinction et de dignité, où se mêlait peut-être un soupçon de rigidité tenant à la tradition huguenote, mais où se faisait aussi sentir une note de douceur aimable qu'y répandaient les manières gracieuses de ces charmantes femmes que personnifiaient, aux divers âges de la vie, la respectable mère de Loti, sa sœur, Mme Bon, son aînée de quelque vingt ans, sa nièce, Mme Duvignaud, qui était pour lui comme une jeune sœur.

La façon d'être, de se mouvoir, de s'exprimer de Loti, où la malice de gens portés naturellement à la malveillance ou simplement égarés par d'injustes préventions croyait reconnaître une sorte d'affectation, apparaissait, au contraire, chez lui comme toute naturelle et spontanée aux yeux de qui avait pu se rendre compte du milieu au sein duquel il s'était formé et dont il conservait très évidemment l'empreinte.

L'attitude de Loti vis-à-vis de sa mère, attitude où la plus affectueuse tendresse se mêlait à une sorte de respect un peu craintif, avait quelque chose de touchant — et ce n'est peut-être pas assez dire, — d'émouvant. En face de cette mère vénérée, Loti déjà homme fait, déjà touché par l'aile de la grande renommée, redevenait un petit garçon.

A défaut des sentiments religieux que lui avaient tout d'abord inspirés les ferventes protestantes au milieu desquelles s'était écoulée son enfance, sentiments qui — non d'ailleurs sans qu'il le regrettât — l'avaient de bonne heure abandonné, cette sorte de culte dont il environnait sa mère a constitué pour lui le ressort moral le plus puissant. C'est un témoignage que doivent à sa mémoire ceux qui, à l'époque dont je parle ici, ont pu quelque peu l'observer dans son intimité familiale.

\* \* \*

Avec cette nature très fine, très délicate, une sensibilité facile à émouvoir et un certain fonds de timidité, Loti,

toujours un peu sur la réserve, n'était pas de ceux qui éblouissent tout d'abord leur interlocuteur. Alors qu'une fois la glace rompue il se montrait, vis-à-vis de ceux qui avaient eu l'heureuse chance de conquérir sa confiance, un ami vraiment accompli, il faut reconnaître qu'il n'était pas, lui, prodigieux enchanteur par la plume, un brillant causeur ; ce qu'on appelle l'esprit de conversation n'était point son fait, et il ne semblait d'ailleurs pas autrement l'apprécier chez les autres. Il ne s'égayait franchement, à l'occasion, et un peu à la manière des enfants, que de bonnes plaisanteries très simples, très naturelles, ne sentant point du tout la recherche d'esprit. Son attitude dans le monde n'avait rien de commun avec celle qui caractérise ce qu'on appelle ordinairement les « intellectuels ».

Il ne répugnait même pas, le cas échéant, à prendre part à des jeux animés et bruyants comme ceux dont s'amuse la prime jeunesse. Voici, à ce propos, un trait bien caractéristique : quelques années après notre séparation, par suite de mon départ de Rochefort, j'eus l'occasion, en septembre 1891, de retrouver Loti à Toulon où il était embarqué sur le *Formidable* dans l'escadre de la Méditerranée. M'ayant invité à déjeuner à son carré, il me dit au moment où nous allions passer à table, et sur un ton où perçait une pointe d'espièglerie : « On va vous faire voir ce que c'est qu'une famille N... » (N... remplaçant ici le nom d'un officier récemment débarqué du bord.)

Ce brave officier avait eu la candeur de raconter qu'à table, dans sa famille, quand la conversation languissait on se mettait, pour animer la réunion, à se bombarder à coups de boulettes de mie de pain. L'effet produit par cette révélation sur les camarades avait été immanquable : une fois N... parti, l'habitude s'était vite introduite au carré du *Formidable*, lorsque la conversation commençait à traîner un peu, de déchaîner par le cri de : « Famille N... » un bombardement à l'aide de projectiles de

mie de pain dont le calibre variait depuis celui d'un gros pois jusqu'à celui d'une petite pomme. Le spectacle d'une « famille N... » me fut donné ce jour-là et je dois dire que Loti, pourtant déjà revêtu du prestige de l'immortalité, ne s'y montra pas le moins ardent, non plus d'ailleurs que le moins adroit.

\* \* \*

Me sera-t-il permis, en tant que mathématicien, d'ouvrir ici une petite parenthèse?

Son admission à l'École navale avait, à un certain moment de son existence, attesté que Julien Viaud n'était nullement réfractaire aux mathématiques. Lui-même, dans *Prime jeunesse* (p. 221), cite, d'un de ses examinateurs, ce propos le concernant : « Il comprend, celui-là ; des lacunes, c'est vrai, mais il comprend. » Il n'hésitait pas, néanmoins, le cas échéant, à laisser paraître son peu de goût pour ces sciences, objet de mes prédilections, non d'ailleurs sans y mettre une intention manifeste d'innocente taquinerie. On sera probablement tenté de trouver la chose toute naturelle, vu les idées courantes à ce sujet et ce que l'on sait du tempérament d'artiste de Loti. Sans doute. Pourtant on aurait tort de voir là le fait d'une inéluctable incompatibilité entre des dons de nature opposée ; il s'est trouvé des artistes de premier ordre, voire de génie, pour allier au culte de leur art celui des mathématiques. C'est qu'aussi bien la divine harmonie des nombres et des formes géométriques ne laisse pas d'être, pour les initiés, la source d'un plaisir esthétique analogue à celui qui dérive de la poésie ou de la musique, ainsi que la remarque en a été faite entre autres par le plus grand mathématicien des temps modernes, Henri Poincaré.

Sans remonter à Léonard de Vinci qui peut être regardé comme le prototype de ces grands artistes à cerveau de géomètre, on en a eu, en un temps bien plus rapproché du

nôtre, un exemple frappant en la personne du spirituel dessinateur Gavarni qui fut un passionné de mathématiques. Voici, en effet, à ce propos, la profession de foi que les Goncourt rapportent de lui dans leur *Journal* (1) :

« Vous ne savez pas ce que c'est que les mathématiques et l'empoignant qu'elles ont... La musique, n'est-ce pas, est le moins matériel des arts, mais encore, il y a le tapement des ondes sonores contre le tympan... Les mathématiques sont bien autrement immatérielles, bien autrement poétiques que la musique... On pourrait dire d'elles que c'est la musique muette des nombres ! »

Mais Loti n'envisageait les mathématiques que par leur côté utilitaire ; il n'y voyait que la sèche application de formules toutes faites, et cela n'était évidemment pas de nature à le séduire.

En revanche, il manifestait un goût des plus vifs pour les arts du dessin et de la musique, et ne manquait pas d'habileté dans le maniement du crayon ; on peut même voir, dans la collection de *l'Illustration*, quelques croquis de sa façon pris dans certaines îles du Pacifique, au début de sa carrière maritime, qui témoignent très nettement de ses heureuses dispositions pour le dessin. D'autre part, et bien qu'il ne consentît point à se faire entendre, on le savait doué comme pianiste d'un très estimable talent d'amateur dont il se bornait à charmer ses loisirs solitaires. J'ai déjà dit, par ailleurs, qu'une bonne audition musicale lui était un régal de choix.

\*  
\* \* \*

Quant à la littérature, c'est, je dois l'avouer, un sujet que je ne lui ai jamais entendu aborder. Je dirai même qu'il semblait presque vouloir donner l'impression qu'elle constituait pour lui une sorte de terre ignorée. Il ne se faisait même pas faute, à l'occasion, de déclarer qu'il

(1) T. I, p. 47.

n'avait jamais rien lu, ainsi, d'ailleurs, qu'il n'a pas craint — *horresco referens!* — de le proclamer sous la coupole, le jour de sa réception à l'Académie française ! Je n'hésite pas à croire, pour ma part, qu'il était en cela d'une sincérité parfaite. Son art semble bien, en effet, n'avoir rien emprunté à personne ; de l'aveu général, il lui appartient tout à fait en propre, et peut-être, après lui, le secret ne s'en retrouvera-t-il plus, de façon que son œuvre tant admirée restera comme un joyau unique dans notre littérature.

Ses amitiés littéraires — Mme Adam mise à part, à qui il avait voué les sentiments de la reconnaissance la plus affectueuse — ne tenaient que peu de place dans sa conversation. Elles n'étaient d'ailleurs pas nombreuses à cette époque ; toutefois, il laissait volontiers paraître des sentiments de particulière amitié pour le délicat écrivain qu'était Émile Pouvillon, dont le talent n'était pas sans quelque air de famille avec le sien. Comme lui, attaché à son terroir, et ne se laissant pas séduire par les côtés brillants de la vie parisienne, Pouvillon faisait, à son regard, figure d'une sorte de frère spirituel. Il est, en tout cas, le seul homme de lettres qui, à ma connaissance, soit venu visiter Loti à Rochefort, dans l'intervalle de 1886 à 1888, où il m'a été donné de le voir de façon suivie. Loti, cela va sans dire, se gardait bien de faire jamais allusion à son art personnel. J'ai pourtant certain jour recueilli de sa bouche un propos assez curieux que je crois devoir rapporter ici. Il s'était extrêmement diverti — riant littéralement aux larmes — à la représentation d'une petite pièce de Labiche jouée, dans un salon de Rochefort, par de simples amateurs. Sous le coup de cet accès de franche gaieté, il se laissa aller à me dire : « Je ne conçois pas comment on peut faire de telles trouvailles, d'un comique si imprévu. Cela me confond, moi *qui suis incapable de la moindre invention* (*sic*). Je ne sais que décrire ce que j'ai vu ou raconter ce qui a pu venir à ma connaissance ; rien

au delà ! » Et l'on voudra bien avouer que cette façon de faire — par très rare exception — allusion à son art particulier, ne saurait vraiment être regardée comme dictée par le moindre souci de vanité d'auteur.

\*  
\*  
\*

Mais s'il semblait faire bon marché de la gloire littéraire, il ne manquait pas, par contre, de laisser percer quelque prétention en ce qui concerne l'art athlétique.

Petit de taille, d'apparence plutôt menue, Loti eût souhaité — il m'en a fait plusieurs fois l'aveu sans ambage — être un véritable colosse. Par l'artifice de hauts talons, doublés même, disait-on, de talons intérieurs, qui le forçaient à ne marcher qu'à petits pas un peu sautillants, il s'efforçait d'ajouter quelques pouces à sa taille. Mais, par la pratique assidue de la gymnastique, il était arrivé à donner à sa musculature un développement remarquable. Non moins agile et souple que fort et résistant, il était, en fait, un excellent gymnaste, sans compter qu'ainsi que beaucoup d'officiers de marine, il tenait à s'affirmer comme un cavalier éprouvé, se livrant avec passion au sport équestre dès qu'il se retrouvait à terre.

L'une des premières photographies de lui qu'il nous fit l'amitié de nous donner, revêtue de sa signature, le représente dans le classique maillot collant des acrobates, et les bras nus pour mettre bien en relief la superbe anatomie de ses biceps.

Dans le temps que nous le voyions familièrement à Rochefort, un concours de gymnastique, qui avait attiré un grand nombre de sociétés venues de diverses régions de la France, eut lieu dans la ville de Saintes, voisine de Rochefort. L'amiral préfet maritime, sachant le goût de Loti pour les exercices physiques, lui donna délégation de l'y représenter. Loti, tout fier de cette mission, s'y rendit en grande tenue de service et prit place parmi le jury. Après les mouvements d'ensemble, il y eut un

concours d'exercices individuels. Afin de classer les concurrents qu'une première sélection avait fait mettre à part, Loti proposa au jury de fournir lui-même le thème de l'exercice qu'ils auraient à exécuter. Aussitôt, laissant à sa place son bicorne et son sabre, mais sans se défaire même de ses épaulettes, il se dirigea vers la barre fixe et, sous les yeux de la foule ébahie, exécuta avec une incomparable maîtrise un exercice emprunté à la gymnastique la plus savante, digne du professionnel le mieux entraîné, déchaînant, comme bien on pense, dans l'assistance un tonnerre d'applaudissements. Je ne jurerais pas que cette minute ait eu pour lui beaucoup moins de prix que celle où il prit conscience de l'accueil enthousiaste fait par le public à ses productions littéraires.



C'est pendant notre séjour à Rochefort, dans l'été de 1887, que le lieutenant de vaisseau Julien Viaud épousa une charmante jeune fille, Mlle Franck de Ferrière, que la tendre sollicitude de sa mère avait elle-même choisie pour lui dans une excellente famille bordelaise. Mme Julien Viaud, d'aspect plutôt frêle et délicat, d'une humeur douce et souriante en harmonie avec celle des autres femmes de la famille, d'une intelligence cultivée bien propre à comprendre le génie de son mari, fit aux amis qu'il lui présenta un accueil plein de grâce, se plaisant à les grouper de temps en temps autour de lui en d'agréables réunions.

Ces réunions avaient lieu dans la partie peut-être la plus curieuse du logis, dont je n'ai pas encore parlé. C'était une grande salle de style gothique provenant des restes d'une ancienne abbaye voisine de Mareignes, que Loti avait fait transporter pierre par pierre pour la réédifier dans la cour de sa maison. Rien, dans la décoration et l'ameublement de cette salle, ne constituait le moindre anachronisme ; on s'y sentait rejeté en plein moyen âge

et tout naturellement s'offrait à chacun l'idée qu'il serait bien curieux de voir animer un tel cadre par des personnages semblables à ceux qui jadis y avaient vécu. Une fois cette idée ancrée dans le cerveau de Loti, rien ne devait plus faire obstacle à sa réalisation, car c'est encore un trait de sa nature que la tenace résolution qu'il apportait à l'exécution de tous ses projets.

C'est sous la forme d'un festin de l'époque Louis XI qu'il décida d'accomplir cette évocation des temps passés, véritable reconstitution historique, car il n'eût pu s'agir pour lui de n'en esquisser qu'un vague simulacre. Il fallait, sous tous les rapports, atteindre autant que possible, sinon à la stricte exactitude, du moins à la plus entière vraisemblance. Pour tout autre que lui, remplir un tel programme eût pu paraître chose par trop malaisée, car il ne s'agissait pas seulement d'obtenir que les costumes de tous les acteurs de la fête, mais encore que tous les accessoires du festin, l'ordonnance du repas, la manière de servir, le choix des mets, la façon de les accommoder fussent conformes aux données de la plus rigoureuse documentation puisée aux sources les plus sûres. Loti n'avait d'ailleurs pas hésité à demander à cet effet à un chartiste émérite, M. Souëf, le concours de sa très solide érudition en de telles matières.

Ne pouvant songer, pour un repas de trente couverts, à réunir rien qu'en objets authentiques tout le matériel nécessaire, Loti fit exécuter par les meilleurs spécialistes, d'après des modèles de choix, tout ce qui pouvait lui manquer tant en tables et en sièges qu'en plats, hanaps, drageoirs, aiguières, etc... Il n'hésita même pas à faire pratiquer une trappe dans le parquet de la salle pour rendre possible telle surprise dont je dirai un mot tout à l'heure. De plus il fit venir de Paris, deux mois environ avant la date fixée pour le banquet, un maître-queux qui dut chaque jour préparer un plat d'après les recettes du temps, afin de s'initier congrûment à celles-ci et de se

trouver, le jour venu, en état de les appliquer toutes à la fois sans aucune hésitation.

Enfin, pour que l'impression fût plus complète, il fallait qu'aucun propos ne fût tenu, à haute voix, qu'en vieux français, ou, à tout le moins, en ce pastiche de vieux français dont Balzac s'est servi dans ses *Contes drolatiques* et qui, sauf, bien entendu, pour les seuls spécialistes de ce genre d'érudition, suffisait à produire l'illusion cherchée. Aussi plusieurs des convives furent-ils priés de s'atteler consciencieusement à cette étude en vue de préparer quelques morceaux de prose ou de vers à débiter tout haut au cours du festin.

Tout cela, sans compter bien d'autres détails, fait soupçonner ce que put être la préparation de cette fête pour laquelle furent lancées des invitations écrites en caractères gothiques noirs et rouges sur papier parcheminé, ornées d'élégantes vignettes et nouées de rubans qu'y fixait le sceau de l'amphitryon.

« Messire et Dame Pierre Loti, disaient ces invitations, requièrent Messire (ou Dame) X... de leur bailler grand-liesse et contentement en venant disner en leur hostel de la rue Saint-Pierre, à Rochefort-en-Aulnis, le douzième jour du mois d'avril prochain, à la septième heure et demie de vespres, et s'esgaudir après cestuy repas. »

\* \*

Il faudrait la plume de Loti lui-même pour faire exactement sentir l'étrange, l'inoubliable impression produite sur tous les assistants par cette extraordinaire soirée du 12 avril 1888 où l'on était tenté de se croire ramené par une sorte de coup de baguette magique à quelque quatre siècles en arrière (1).

(1) Le récit qui suit est un résumé de celui que j'avais rédigé à la demande même de Loti et qui a paru le 15 mai 1888 dans la *Revue de Paris et Saint-Petersbourg* sous un pseudonyme dont je me suis encore servi en diverses autres circonstances.

Les trente convives étaient assis, le dos au mur, le long de tables étroites faisant tout le tour de la salle, à la seule réserve de la place occupée par la vaste cheminée, au manteau richement sculpté, et par la porte que surmontait une tribune où l'on accédait de l'extérieur de la pièce. Dans l'espace resté vide qu'encadraient ainsi les tables, allaient et venaient les gens de service, valets et chambrières, en de seyants costumes.

Les convives, hommes et femmes, étaient coiffés, les uns de la toque ou du chaperon, les autres du hennin élané comme une flèche de cathédrale, ou de l'escoffion à deux lobes, de masse plus imposante. La variété des costumes, le chatôiment des étoffes dont quelques-unes de brocart et bordées de fourrure, l'éclat des bijoux formaient, sous la clarté des torches et des cierges répandus à profusion, un tableau des plus brillants.

Les tables étaient couvertes de nappes sur lesquelles couraient des entrelacs de plantes aromatiques entourant hanaps et drageoirs ; comme assiettes, des moitiés de pains ronds tranchés par le milieu de leur épaisseur, alternaient avec des assiettes d'étain ; point de fourchettes ; en plus des cuillères, rien que des couteaux avec lesquels force était, comme on dit, de « manger sur le pouce », habitude un peu difficile à reprendre quand on l'a perdue depuis quatre cents ans ; treize services, dont quelques-uns de plusieurs plats chacun, entre lesquels les servants faisaient circuler les aiguières, versant l'eau sur les mains des convives, et leur tendant une serviette où ils se les essuyaient.

Et quels plats en ces nombreux services : chapons au blanc manger ; huîtres de chasse et lamproies de Dordogne ; hérissons à la sauce cameline ; galimafrée et tourifas ; paon à la sauce de trahison et hérons à la sauce eau-benoite ; etc... ; le tout arrosé d'hydromel, sorte de tisane de miel, et d'hypocras, infusion de cannelle et d'amandes douces dans du vin sucré, breuvages faits un

peu pour surprendre, il faut le dire, des palais du dix-neuvième siècle, accoutumés à d'autres saveurs, mais, au reste agréablement accompagnés de vins « gascons et champenois » des meilleurs crus.

Le paon, avant d'être débité entre les assiettes de pain, avait fait sa traditionnelle entrée, paré de son brillant plumage, la queue éployée en éventail, porté sur un brancard par quatre valets, flanqué de joueurs de cornemuse et précédé du chevalier servant armé et casqué.

D'un gigantesque pâté, apporté, lui aussi, sur un brancard, s'échappa une volée de moineaux qui, tout effarouchés, se mirent à tourner éperdument autour de la salle avant de trouver un refuge sur le rebord des corniches du plafond. D'un autre énorme pâté, dont la croûte éclata sous une pression du dedans, surgit un acrobate qui, au beau milieu de l'assistance stupéfaite, se mit à exécuter toute sorte de tours de force et d'adresse. De la trappe enfin aménagée à cet effet, dans le plancher, comme il a été dit, s'élançèrent plusieurs fous, agitant leurs marottes et leurs grelots, pour se démener, en une farandole échevelée, à travers la salle.

Au cours de ce repas, qui se prolongea pendant plus de trois heures, nombreux furent les intermèdes destinés à varier l'intérêt de la fête : la sorcière La Meffraie (1) apporta au seigneur Loti un philtre destiné à conjurer les effets d'un sort qui lui avait été jeté ; des pèlerins se rendant en Terre Sainte entrèrent pour solliciter dudit seigneur, à leur passage en son domaine, la pitance et le gîte ; puis ce fut un chef sarrasin prisonnier qui lui fut amené les poings liés et dont il détacha les liens pour l'inviter à prendre part en face de lui à la réjouissance ; des mendiants enfin (de très authentiques mendiants plus ou moins estropiés, affublés par les soins du maître de la

(1) Personnifiée par Mme Nelly Lieutier, femme de lettres, parente de la famille Viaud.

maison de loques moyenâgeuses) firent, un moment, irruption dans la salle pour recevoir, suivant la coutume du temps, de la main des convives, quelques reliefs du festin.

Par ailleurs, diverses auditions eurent lieu de morceaux de vers ou de prose débités par leurs propres auteurs : joli compliment, d'une forme délicate, adressé à l'amphitryon par Dame Béatrix de Gif (Mme Edmond Adam) ; charmante ballade dite par le trouvère Odet de Cachans (M. Marcel Sémézies) ; conte drolatique narré par le Sire Gontran de Fourchevif (un nom dont l'origine ne saurait échapper aux amateurs du répertoire de Labiche). Ce conte (1) pouvait, à la vérité, sembler d'un sel un peu gros à des auditeurs du dix-neuvième siècle, mais il avait été ainsi conçu à la demande expresse de Loti qui avait tenu à ne rien négliger de ce qui, dans une mesure quelconque, pouvait contribuer à la couleur locale de l'ensemble.

Après le repas, un jeune chanteur, René d'Yalange (Prince Bojidar Karageorgevitch), fit résonner la salle de sa voix chaude et vibrante en plusieurs jolies mélodies chantées avec art et sans accompagnement ; et la soirée se termina par des danses de caractère exécutées par quatre dames et quatre cavaliers, dont Loti lui-même, sur des airs archaïques qu'un violoncelle, dissimulé en un coin obscur de la salle, gémissait sur un mode languoureux.

Il convient d'ajouter que, pendant toute la soirée, un défilé continu de spectateurs admis à jouir de ce curieux coup d'œil avait eu lieu dans la tribune surmontant la porte. D'en bas leurs têtes seules apparaissaient au-dessus du rebord de la tribune, têtes, elles aussi pourvues de coiffures du temps afin que rien ne vînt rompre l'harmonie générale du tableau.

(1) Publié sous le titre : *les Oraisons de la Sénéchale*, dans le numéro du 16 mai 1888 du *Gil-Blas*, et signé du pseudonyme Pierre Delix, de l'auteur.

\*  
\*  
\*

Il eût fallu, je le répète, la puissance d'évocation du style même de Loti pour rendre avec des mots l'impression qui se dégageait de tout cet étonnant spectacle, faisant, en quelque sorte, revivre les assistants en un siècle lointain. Rien, en tout cela, qui sentît la fête mondaine costumée, qui peut bien être une réjouissance pour la vue, mais qui ne saurait, à aucun degré, donner l'illusion de cette sorte de résurrection de temps disparus, que Loti avait su si heureusement imaginer, si parfaitement réaliser, si ponctuellement régler, tout en imprimant le caractère d'une véritable manifestation d'art ; c'est là ce que je me suis toujours efforcé de faire sentir chaque fois que j'en ai parlé, soit dans l'article de la *Revue de Paris et Saint-Petersbourg* précédemment cité, soit dans les récits qu'il m'a souvent été donné d'en faire de vive voix, notamment le 10 octobre 1894, à la table de la princesse Mathilde. J'étais loin de m'attendre, ce soir-là, à l'incident plutôt désagréable qui devait un peu plus tard en résulter pour moi. Edmond de Goncourt, qui assistait à ce dîner chez la Princesse, eut la fantaisie, sans que j'y eusse d'avance pris garde le moins du monde, d'introduire — mais transposé à sa manière — ce récit dans le tome IX et dernier du fameux *Journal* (1) qu'il continuait de rédiger seul depuis la mort de son frère. Ce dernier tome, avant de paraître en volume, était publié en feuilleton dans *l'Écho de Paris*. On imaginera aisément quelle fâcheuse surprise ce fut pour moi de lire, dans le numéro du 28 mai 1896 de ce journal, le passage où, sans y mettre la moindre malice — j'en ai eu, tout au moins, l'impression — Goncourt, en résumant mon récit de ce fameux dîner Louis XI, ne craignait pas d'ajouter que ce récit faisait apparaître la vie de Loti comme un « perpétuel

(1) Voir p. 254.

carnaval ». On peut imaginer quel effet devait produire sur Loti ce terme malsonnant, je dirai même blasphématoire à ses yeux, en une telle occurrence, impliquant une méconnaissance aussi totale du souci qu'il avait eu de donner à la fête organisée par ses soins un caractère rigoureux de restitution historique conçue dans le sens le plus artistique.

D'autre part, Goncourt faisait allusion à certaine contrariété qu'aurait éprouvée Loti d'un manquement de Mme Adam à la consigne donnée touchant l'usage à haute voix du vieux français, alors que j'avais fait simplement allusion à un petit incident, nullement imputable à Mme Adam, qui avait, en effet, fait un peu tiquer Loti : la remise intempestive à son illustre marraine d'un télégramme venu, il faut en convenir, fort mal à propos.

Je sautai tout aussitôt sur ma plume pour me disculper auprès de Loti, sans plus attendre, suivant d'ailleurs l'exacte vérité, d'avoir jamais présenté les choses sous le jour où les faisaient apparaître les dires de Goncourt. Bien m'en avait pris. Ma lettre en croisait une qu'il m'avait écrite sous le coup d'une assez vive irritation, d'ailleurs parfaitement compréhensible, me disant tout le mécontentement qu'il avait ressenti de cette publication et son étonnement qu'un commentaire fait pour lui déplaire si fort semblât émaner d'un homme qu'il avait naguère accueilli chez lui avec un si cordial empressement. Mais la lecture de ma lettre de protestation, qui lui parvenait sur ces entrefaites, ayant facilement remis, à ses yeux, les choses au point, il m'expédiait, aussitôt après, une seconde missive d'où je détache textuellement le passage que voici :

« Nos lettres se sont croisées, et je ne vous en veux plus du tout après la vôtre. Je m'excuse au contraire de ce mouvement de vivacité ; mais si vous saviez la scie que ça est depuis des années, pour moi, ce « perpétuel carna-

val » ! Vous me feriez plaisir en disant à... Goncourt qu'il nous a été désagréable à tous deux. »

Je supprime, au reste, ici une épithète un peu trop vive pour être reproduite.

\* \* \*

Peut-être s'étonnera-t-on que j'aie cru devoir ainsi m'étendre sur un fait aussi strictement personnel et, apparemment, de si peu d'importance. C'est que, le *Journal des Goncourt* ayant rendu publique, au sujet de Loti, certaine appréciation, présentée de telle sorte que l'on pouvait m'en attribuer la paternité, alors qu'en réalité elle était tout à l'opposé de la mienne, j'ai tenu à saisir l'occasion de rendre également publique ma protestation à cet égard. J'estime même qu'il y avait là, de ma part, un devoir d'amitié à remplir vis-à-vis de la mémoire de Loti.

Au surplus, nous avons pu, Loti et moi, revenir et de vive voix cette fois, sur ce petit incident, là même — ce qui ne manque pas de piquant — où avait eu lieu la conversation qui lui avait donné naissance : à la table de la princesse Mathilde.

En narrant précédemment (1) quelques-uns des souvenirs que je me suis trouvé à même de recueillir auprès de la princesse, alors que ma femme et moi avions l'honneur d'appartenir à son cercle d'intimité, j'ai rappelé que la plupart des écrivains notoires, arrivés au point de leur carrière où ils pouvaient ouvertement aspirer à l'habit vert, sans avoir encore été admis auprès de l'auguste Altesse, tenaient généralement à lui être présentés, estimant que cela était de nature à ne pas nuire à leurs intérêts académiques. Pierre Loti n'avait pas, pour sa part, suivi ces errements, pourtant si répandus ; il appartenait depuis déjà douze ans à l'Académie lorsqu'il eut

(1) *Revue hebdomadaire*, numéro du 8 août 1925, p. 169.

pour la première fois, en 1903, par suite d'une circonstance toute fortuite, l'honneur de se rencontrer avec l'Altesse Impériale. La Princesse avait depuis longtemps le désir de le connaître ; outre qu'elle avait, cela va de soi, la plus haute opinion de son œuvre, elle s'était d'avance intéressée à l'homme par tout ce qu'elle en avait entendu dire, en particulier par ma femme et par moi.

Elle l'invita donc à dîner le 1<sup>er</sup> juin 1903 avec nous et aussi avec notre fille, alors encore bien jeune, que, par une délicate attention, elle avait tenu à réunir à Loti parce que, comme lui, née à Rochefort. Loti, très attaché à son pays natal, très touché de tout ce qui, à l'occasion, était de nature à le lui rappeler, fut particulièrement sensible à cette gracieuse pensée et se montra plein d'un charmant enjouement à l'égard de sa « jeune payse », comme il se plaisait à l'appeler. Cette attitude bon enfant eut l'heur d'agréer pleinement à la Princesse qui, par ailleurs, fut enchantée de son nouvel hôte.

Pierre Loti fut assurément le dernier en date des représentants de l'élite littéraire française admis dans le cercle de la Princesse ; mais ces relations, nées sous de si heureux auspices, ne devaient, hélas, pas avoir de lendemain. Ce n'est en effet, qu'un mois après cette aimable réunion, exactement le 3 juillet 1903, que se produisit le funeste accident dont, six mois plus tard, les suites devaient conduire la pauvre Princesse au tombeau. Mais, tous deux, l'illustre Altesse et le prince de lettres, étaient restés sous le charme de ces quelques heures passées ensemble, et il m'est particulièrement agréable d'avoir à rapprocher ici leurs deux noms pour témoigner de la sympathie qui, à première vue, avait jailli entre eux, et dont j'ai eu la précieuse faveur de recueillir directement l'assurance de la bouche de chacun d'eux.